

Conditions de réussite et obstacles des interventions auprès des clientèles masculines

Germain Dulac¹
Université de Montréal
Montréal, Québec, Canada

Résumé

Dans ce texte, je réponds à quelques questions récurrentes qui me sont adressées lors de mes conférences ou pendant les sessions de formation. Certaines de ces questions et réponses sont applicables à l'intervention individuelle alors que d'autres concernent plus particulièrement l'intervention de groupe. Ces questions concernent les intervenants et constituent autant d'obstacles que de conditions de réussite du travail d'aide auprès des clientèles masculines. Les plus expérimentés des intervenants se rappelleront les étapes et des questions qui les taraudaient il n'y a pas si longtemps, alors que les plus jeunes y trouveront des réponses à leur situation actuelle. Je traite plus particulièrement des limites et des besoins de l'intervenant.

Abstract

In this paper I give some answered to question ask by therapist and others counsellor participating to my conferences or formation sessions. Some questions and answer are applicable to individual therapy as other to group therapy. I address some

¹ Germain Dulac a fait des études postdoctorales. Il est chercheur invité au CRI-VIFF, Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes, de l'École de service social à l'Université de Montréal. Il est aussi formateur et auteur de nombreuses publications sur la condition masculine, la paternité et l'intervention auprès des clientèles masculines. Il agit comme conseiller-expert auprès d'organismes gouvernementaux et communautaires à l'échelle nationale et internationale. Courriel : germain.dulac@umontreal.ca

problems and obstacle to a successful counselling with male clients. More experimented counsellor will recall their own interrogations as younger ones will found answer to their actual state and situation. Specifically I discuss of the limits and need of the counsellor working with male clients.



Présentation

Avec le développement des études masculinistes et dans le cadre de l'intervention sociale, nous savons que les hommes constituent une clientèle dotée de caractéristiques intrinsèques. Entre autres, la littérature affirme presque unanimement que cette clientèle ne demande pas d'aide ou le fait lorsque sa situation est passablement dégradée (Dulac, 2001), qu'elle ne persévère pas dans le traitement (Rondeau et coll., 1999) et qu'elle nécessite des modèles adaptés (Tremblay, 1996). Il est désormais admis que les attributs historiques de la masculinité ont un impact non négligeable sur la vie quotidienne des hommes, des femmes et des enfants. Il en est de même de leur vie spirituelle, c'est-à-dire de ce qui se rapporte à l'esprit et à l'intériorité, un ordre qui dépasse la réalité matérielle de l'existence humaine.

À la lumière de mon expérience de chercheur, de sociologue et de formateur, je peux dire que les hommes sont souvent perturbés par ce qu'ils ressentent intérieurement, ne serait-ce que le fait d'exprimer les émotions négatives par la colère. Un tel comportement est, selon moi, un signe manifeste de manque d'harmonie entre l'intellect, le physique, la parole, etc. En outre, il me semble assez évident qu'un travail d'intervention auprès des hommes doit comporter une dimension spirituelle. En effet, dans un monde en changement, il n'est guère difficile de constater le désarroi intérieur qui taraude bon nombre de gens. Et ce n'est certainement pas l'accumulation de biens matériels qui, à long terme, apporte un réconfort ou peut répondre à une question de plus en plus pressante : donner un sens à son existence, comprendre la dimension spirituelle pour la mettre efficacement en œuvre dans la vie quotidienne. Ainsi, l'intervention auprès des clientèles masculines doit-elle englober une dimension spirituelle, soit une démarche d'éveil de la conscience vers la connaissance de soi en tant qu'homme, de manière à aider celui-ci à développer son potentiel, la base de l'estime de soi.

Je compare souvent cette démarche à un plongeon grisant dans les profondeurs intérieures de sa tête. J'illustre alors mon propos à l'aide de tableaux de peintres – comme Chirico, Dali et Ernst – qui en un sens sont des iconographies de l'espace-temps intérieur. Quoique troublants, il est vraiment magnifique de constater jusqu'à quel point ces artistes

ont réussi à trouver, explorer et surtout matérialiser l'espace intérieur qui leur est propre.

Toutefois, devant ces images, les hommes restent souvent perplexes. Leur réaction n'a rien à envier à bon nombre de personnages de la littérature romanesque. Prenons par exemple le personnage de *La guerre et la paix* de Tolstoï : Pierre Bezoukov. Fuyant la capitale à la suite d'un duel au cours duquel il a blessé Dolokhov, qu'il soupçonne être l'amant de sa femme, Pierre fait la connaissance, dans un relais de Torjok, du sage Alexieévitch Bazdiéev qui lui dit : « Contemple ton être intérieur avec les yeux de ton âme et interroge-toi : es-tu vraiment content de toi ? Où es-tu arrivé à l'aide de la raison humaine ? ». Et Pierre de répondre : « Je n'y ai jamais songé. J'ai mené une vie déréglée, méprisable ; contre mon gré d'ailleurs et il est bien vrai que je la détestais. [...] Mais ne croyez pas que je sois si pervers. J'aspire de toute mon âme à être l'homme que vous voudriez que je fusse ; mais personne n'est jamais venu à mon aide [...] ce qui d'ailleurs ne diminue en rien l'odieux de ma conduite. Aidez-moi. »

Bref, comme tout être humain, Pierre Bezoukov aspire à une vie bonne, comme le disent les philosophes. Mais comment l'aider à l'atteindre ? Certes, les hommes ne ressemblent pas tous à Pierre Bezoukov et ne constituent pas un groupe homogène. Il est néanmoins indispensable de développer une vision intégrée des masculinités de sorte que les interventions puissent évoluer de manière cohérente et inclusive. En effet, depuis la publication de l'ouvrage *Aider les hommes... aussi* (Dulac 2001), il est désormais établi que l'on ne peut vraiment intervenir auprès des hommes en difficulté sans s'appuyer sur une perspective inclusive du vécu masculin. Cependant, en regard de la spiritualité, bon nombre de questions semblent en suspens : j'en ai eu régulièrement la preuve lors du déploiement de la *Formation en intervention auprès des clientèles masculines* (Dulac, 2002a), à laquelle ont déjà participé plus d'un millier de personnes.

Dans des études antérieures de l'intervention auprès des pères (Dulac, 1997, 1998a et b), j'ai fait état de plusieurs éléments organisationnels susceptibles de constituer des obstacles ou conditions de réussite aux interventions auprès des hommes. Des éléments relatifs aux types de service, aux mentalités des décideurs et à la culture organisationnelle des entreprises, à la féminisation des interventions ainsi qu'au financement des organisations et des services d'aide ont été passés en revue. D'autres éléments, tels que les programmes d'aide (par ex. caractéristiques du projet, moment de l'intervention, modes de recrutement et accessibilité), ont également été analysés. Je n'aborderai pas ces sujets ici, même si je suis conscient que ces éléments font partie de la vie

courante des intervenants. J'invite ceux et celles que cela intéresse à consulter mes travaux sur ce sujet.

En revanche, je désire répondre à quelques questions récurrentes qui me sont adressées lors de conférences ou sessions de formation. Elles concernent la relation d'aide. Les plus expérimentés des intervenants se rappelleront les étapes et les questions qui les animaient il n'y a pas si longtemps, alors que les novices y trouveront, je l'espère, une source d'inspiration. Incidemment, je parlerai aussi des limites et des besoins de l'intervenant en regard du travail d'aide auprès des clientèles masculines.

Ce texte se veut une contribution au savoir *praxéologique* des intervenants (Garfinkel, 1984). Je partirai donc des préoccupations des intervenants et de leur expérience. Voilà pourquoi je citerai occasionnellement, au meilleur de ma mémoire, les propos des intervenants avec lesquels j'ai été en contact au fil des ans.

Limites ainsi que compétences personnelles et professionnelles de l'intervenant

Un des premiers éléments sur lesquels je désire insister est que l'intervenant doit posséder des compétences et connaissances adaptées à sa clientèle. Ainsi, l'intervention auprès d'une clientèle masculine exige, pour l'intervenant, d'avoir réfléchi à la notion de genre et plus particulièrement aux valeurs, aux préjugés de même qu'aux attitudes « sexistes » quant aux rôles masculins et féminins. L'intervenant doit être conscient des stéréotypes sexuels et de leur impact sur l'intervention et sur les clients eux-mêmes (Dulac, 2006). Parce qu'il intervient auprès des hommes et parce que le vécu masculin est au cœur de l'intervention, l'aidant doit donc considérer les rôles sociaux et sexuels qui apparaissent, dans certains cas, comme des limites idéologiques personnelles. De la même manière, l'intervenant doit aussi remettre en cause les préjugés que véhicule la société et qu'il peut aussi porter en lui (Dulac, 2002b, 2001b). Comme je le dis souvent : « *Quand on se rend au travail, il arrive qu'on ne laisse pas ses valeurs et ses préjugés à la maison* ». Faut-il rappeler que l'intervenant devient un point de référence pour le client, un exemple à suivre en quelque sorte ? L'idée de modèle (*role model*) fait appel à une cohérence, dans la mesure du possible, entre les rôles en tant que personne et en tant qu'intervenant. Faut-il encore qu'il s'agisse d'un modèle atteignable et réaliste, d'un modèle que le client puisse viser et atteindre.

L'intervenant travaille avec beaucoup de « matériel » en même temps et doit tenir compte de nombreux aspects autant sur le plan du contenu que sur celui du fonctionnement et des objectifs à atteindre (par ex.

interaction, discussion, soutien et gestion du temps). Le travail est exigeant, et l'intervenant doit posséder des connaissances et compétences adaptées et être bien formé. On admet assez aisément qu'il puisse :

- Résister aux pressions et aux tentatives de créer un climat de compétition ou de trop grande proximité
- Contrer les réactions négatives du client en recourant notamment aux souvenirs
- Réduire ou éliminer les commentaires négatifs
- Faire valoir la validité des commentaires du client
- Apprécier les qualités uniques de la personne
- Susciter l'expression des souvenirs
- Amener le participant à développer sa capacité à poser des questions plus personnelles
- Présenter un leadership actif et offrir un grand soutien
- Favoriser des activités ou des exercices stimulants : exercices structurés, questions, etc.

J'ajouterai qu'il doit aussi avoir fait le point sur sa vision du genre, des rôles sexuels de même que des stéréotypes sexuels et sexistes.

Connaître ses limites professionnelles

Il importe également de connaître ses limites. L'intervenant qui n'est pas en mesure de travailler avec un client de façon suivie ou qui n'estime pas avoir les compétences nécessaires pour faire face aux questions liées au problème traité, doit diriger le sujet vers un autre aidant. Par exemple, il arrive que certains hommes réagissent avec violence ou colère. Certains intervenants peuvent être mal à l'aise avec une telle conduite. Dans ces circonstances, il faut soutenir la personne et lui indiquer des limites. Ainsi, on peut lui dire : « *Tu viens de commencer la démarche avec lui, essaie de le connaître un peu, de voir ce qui se passe. Mais si tu me dis que tu n'es pas capable de travailler avec lui parce que tu le juges ou le condamnes, on va arrêter ou le confier à quelqu'un d'autre* ». Il n'en demeure pas moins que c'est une expérience négative pour un client que de commencer une démarche, faire confiance à une autre personne et voir ce processus remis en cause.

Il est tout à fait normal et humain qu'un intervenant ressente de la peur ou un malaise par rapport à certaines problématiques, soit par manque d'expérience ou parce que ces peurs sont liées à des dimensions personnelles douloureuses. Les histoires de violence et d'abus dans l'enfance par exemple peuvent être très choquantes, voire perturbantes pour un

aidant. Cela est d'autant plus évident que la vie intime des hommes est peu ou pas connue socialement et que ces situations ne sont pas ou peu discutées socialement, même au cours de la formation académique. Que l'on soit un homme ou une femme, si l'on est embarrassé par une situation que vit le client, ce dernier captera l'inconfort. Voilà pourquoi l'aidant doit bien connaître ses limites professionnelles et personnelles. Souvent, l'intervention éveille la peur d'être confronté, interpellé par les propos du client. Je me souviens que durant une session de formation un intervenant a relaté l'expérience suivante :

Au début, pour me démarquer, j'avais l'attitude suivante : le client, c'est le méchant, moi je suis le bon. Le fait d'être un homme comme le client fait entrer en jeu le facteur de désirabilité sociale. J'ai trouvé difficile de me positionner comme celui qui protège les autres contre le « gros méchant ». Je ne voulais pas être identifié, moi, à ce type de gars, parce que je ne suis pas comme ça. Si tu as peur, tu vas tenter de créer une grosse distance entre le client et toi. Tu as tellement peur de son problème. Mais cette peur, ça fait partie de moi au même titre que le reste.

Comme l'intervenant est aussi un être humain avec des dimensions personnelles problématiques et non complètement résolues. Il peut arriver que certaines situations cliniques coïncident avec des problématiques personnelles latentes. L'intervention n'est-elle pas un processus d'interaction entre deux ou plusieurs personnes qui peuvent mutuellement s'influencer ? Également, l'intervenant comme le client est un être humain en contact avec les préjugés culturels de la société. Intériorisés, ces préjugés peuvent être ou non inconsciemment projetés sur l'autre. L'intervenant doit prendre conscience de ses difficultés personnelles et de ses préjugés pour éviter de les projeter inconsciemment sur ses clients ou d'être troublé par les *a priori* du client.

Réagir de façon personnelle aux problèmes ou aux transferts des clients n'est pas recevable. Au contraire, l'intervenant doit chercher à comprendre avec le client d'où vient cette façon de faire et de voir le monde qui lui est propre. Il doit pouvoir repérer, remettre en question et transformer cette contamination du processus d'aide, autrement dit gérer son *contre-transfert* pour éviter d'extérioriser sa manifestation en intervention. Une telle attitude est le signe que l'intervenant a une vie intérieure saine et constitue un gage d'efficacité. De façon générale, un changement de l'état affectif ou du comportement de l'intervenant témoigne du contre-transfert et signale d'ailleurs la nécessité d'un examen approfondi de ses réactions sous bonne supervision. Par exemple, il faut s'arrêter aux manifestations et modifications des frontières normales de la relation d'aide, comme le désintérêt, le malaise ou l'intérêt soudain pour un client.

Partage de la responsabilité du rétablissement

En relation d'aide, le processus de résolution de problèmes peut s'effectuer de façon très technique et machinale. Mais les intervenants me soulignent souvent que la technique seule est insuffisante. Un intervenant intègrera tout au long de sa vie des connaissances, un savoir-faire, parce que la relation d'aide constitue un élargissement du niveau de conscience de soi, une prise de contact avec la vie intérieure et spirituelle. Toutefois, une des qualités du bon aidant peut aussi se retourner contre lui. L'empathie en relation d'aide rend l'intervenant particulièrement vulnérable. Il peut vivre indirectement l'expérience proprement dite du client et être touché.

L'intervenant a souvent besoin de se rappeler que la réadaptation relève aussi du client. Il ne peut que favoriser la croissance du client, essayer d'éliminer les obstacles à cette croissance et faire confiance à l'aptitude du client à réagir favorablement aux interventions. En ce sens, le client a une part de responsabilité dans le choix du rythme et du processus de changement. Un intervenant qui se voit comme un guide et un facilitateur plutôt que comme un expert chargé de « prescrire des cures » a plus de chances d'aider son client. Comme je le dis souvent : « *Tu ne peux pas essayer de changer des gens qui ne le veulent pas, et ce n'est pas sain de le faire* ».

L'aidant novice croit sincèrement en son pouvoir d'aider toute personne qui requiert des services. Après des années, il reconnaît que tout ne repose pas sur ses épaules, qu'une partie du succès relève de la participation du client, d'où l'importance de la chimie entre les protagonistes. Il importe donc d'être clair sur ce point avec l'homme qui consulte. Comme je l'ai montré, le client masculin adopte généralement les comportements suivants : il veut une solution immédiate et permanente à son problème et, dès que la crise est le moins résorbée, il abandonne le traitement (Dulac 2001a). Reprenant la métaphore du passeur, une intervenante m'a confié qu'elle dit toujours à ses clients :

Moi, je dis souvent aux hommes : Je suis un passeur. Je vais t'aider à passer un temps de ta vie. Tu es sur la rive gauche, mais tu veux aller sur la rive droite. Embarque, moi je conduis le traversier. Je vais démarrer le moteur, je vais t'emmener de l'autre bord, puis je vais te faire descendre. Mais il faut que tu aies la volonté d'y aller de l'autre côté. C'est toi qui choisis d'y aller, pas moi. Moi, je vais te donner des moyens, je vais te proposer des choses, de toutes sortes ; choisis ce que tu aimes.

Grâce à sa longue expérience, elle savait, dès la fin de la première rencontre, si un client poursuivrait sa démarche ou non. Si le client ne revenait pas, elle reconnaissait que cela pouvait être décevant.

L'intervenant (homme ou femme) doit admettre cette déception, mais la situer dans une certaine perspective : aucun intervenant ne peut aider tout le monde. À ce sujet, j'ajouterai que le partage des responsabilités constitue une composante essentielle du processus d'aide de même que l'occasion pour l'aidant d'abandonner toute velléité de contrôle quant au changement et ainsi de réduire son stress.

Par ailleurs, je dois dire que ce qui favorise l'engagement d'une personne, particulièrement les hommes, dans un processus à long terme, c'est qu'on lui décrive le cheminement à faire. Dit autrement : les hommes aiment bien avoir un plan de match avant de s'engager à fond.

Sexe de l'intervenant et celui du client

Puisque j'ai cité une intervenante, il me semble important d'aborder une question que m'est très souvent posée : est-ce préférable que ce soit un homme ou une femme qui aide un homme ?

Si les femmes ont longtemps constitué des aidantes et si la croyance qu'elles seules pouvaient l'être a persisté dans la société, sur le plan de la psychologie ou de l'intervention sociale, c'est sans aucun doute parce que la division sexuelle du travail et des rôles sociaux a assigné les femmes à de telles tâches. Cette situation a une incidence surtout sur la distribution de l'offre et de la demande d'aide, c'est-à-dire qu'elle détermine les catégories de personnes qui offrent ou qui reçoivent de l'aide. D'autre part, elle a pour conséquence de laisser dans l'ombre la capacité d'aide les hommes. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les intervenants et les clients s'interrogent tant à propos de l'incidence du sexe de l'aidant sur l'efficacité de l'aide, les problèmes rencontrés et la dynamique client-aidant. En fait, les deux sexes présentent des avantages et des inconvénients.

Comme bon nombre, je pense que plusieurs difficultés découlent des normes culturelles sexistes qui enjoignent les femmes à être disponibles et gratifiantes pour protéger les hommes de leur dépendance émotionnelle par rapport aux femmes. En intervention, il faut proscrire cette attitude, car elle engendre un conflit entre la démarche d'aide et le système de valeurs des femmes. Par exemple, l'intervenante doit apprendre à bien composer avec les manifestations de dépendance qui émergent ainsi qu'à réfléchir sur les peurs et les fantasmes liés aux attentes implicites ou explicites et même parfois à l'hostilité, voire à l'agressivité du client.

En termes de différences entre les clients masculins et féminins, il est normal de penser que plusieurs femmes thérapeutes s'identifient davantage aux femmes clientes, l'homme client apparaissant comme « l'autre ». Lors de mes formations, quelques jeunes participantes ont

qualifié d'intrigante la présence d'un client masculin en raison du fait que l'enthousiasme et l'anxiété se côtoyaient. Les intervenantes plus expérimentées sont généralement plus affirmatives et habiles à délimiter et à maintenir le cadre de traitement. Elles sont aussi plus formelles dans leurs communications, notamment au début et en fin de séance. Enfin, certaines m'ont confié qu'il arrive parfois, surtout en début de carrière, qu'elles se sentent intimidées sur le plan intellectuel en présence d'un homme client qui a tendance à trop rationaliser sa situation.

Somme tout, j'estime qu'il peut y avoir un conflit entre le rôle d'aidant et celui de genre : les exigences du premier peuvent entrer en conflit avec celles du second, comme la prise en charge ou les soins à donner (en raison de la socialisation féminine). Le conflit se produit d'ailleurs dans un contexte très propice à son éclosion : la relation entre une intervenante et un client réactive la relation de pouvoir ou d'attachement dans un contexte d'intimité. La relation d'aide crée une situation où la femme ne devient pas simplement un sujet d'action et de désir, mais un objet de désir du client. Il s'agit d'une situation saugrenue pour plusieurs jeunes intervenantes, car elles expérimentent une relation dans laquelle elles sont à la fois sujet et objet. Toutefois, une fois conscientisée et discutée, celle-ci peut facilement être maîtrisée.

Ces pièges se rattachent d'une part à la dynamique des rôles et des rapports sociaux entre les hommes et les femmes. Ils sont d'autre part propres à la dynamique de la relation d'aide. Les intervenantes sont ainsi confrontées à des « zones dangereuses » qui renvoient aux rapports sexuels dans un contexte d'intimité intense. Le concept clé pour bien établir cette saine relation d'aide est celui de *frontières* ou de *limites* qui encadre le lien professionnel avec un client, une association où pouvoir et vulnérabilité se croisent. Il s'agit d'un concept fondamental : les frontières établissent la sécurité et l'intimité nécessaires à la relation d'aide de même qu'elles régulent les interactions. Comme l'intervenant est l'outil de changement, le modèle relationnel qui s'installe peut devenir le prototype de relations éventuelles enrichissantes pour le client avec d'autres personnes (*role model*). Mais qu'en est-il du travail en équipe ou en dyade ?

Dyade mixte et non mixte

La dyade mixte, (soit masculine-féminine), donne au client la possibilité d'expérimenter l'auto-dévoilement auprès de personnes de sexe différent et d'observer l'expression de rapports égalitaires entre un homme et une femme (les intervenants). Ce modèle de *leadership* et d'animation, représenté dans un rapport de travail sain entre un homme et une femme, constitue un des avantages de la paire mixte d'intervenants. Cette volonté de fonctionner avec un homme et une femme

comme intervenants a pour but d'éviter, entre autres, le renforcement des stéréotypes envers l'autre sexe, ce qui peut se produire en présence d'aidants du même sexe que celui client.

Cette situation permet de mettre en scène des situations d'intimité non sexualisée. Ce modèle de fonctionnement est l'occasion pour le client d'être exposé à un autre type d'interaction avec le sexe opposé. En termes d'inconvénients, il faut surtout s'attarder au contre-transfert afin qu'il ne se vive pas de façon anti-thérapeutique. Les intervenants doivent être vigilants et, par signes, s'indiquer l'apparition d'une dynamique stressante sur ce plan. Pour ma part, j'ajouterai qu'une dyade formée de 2 hommes (donc non mixte) comporte aussi bon nombre d'avantages. Cette dyade et sa dynamique remettent en question ce que le client « pense des hommes », notamment sur le plan de la collaboration au travail, de la confrontation et du soutien de l'autre. Un travail en dyade non mixte amène le client à questionner ses idées préconçues quant aux comportements masculins compétitifs et agressifs, par exemple.

Mais de façon générale, je dirais que le sexe de l'intervenant a moins d'importance que le travail d'équipe bien réalisé ainsi que la question des compétences et de l'expérience professionnelle. Je dirais même que ce sont la sensibilité, la conscience et l'ouverture à l'autre qui prennent le pas sur le sexe. À ce chapitre, il est impératif, comme je le mentionnais au début de ce texte, que l'aidant s'interroge sur les questions liées au genre, aux rôles sexuels, aux valeurs, aux croyances personnelles et aux stéréotypes sociaux.

Néanmoins, je pense qu'il est aussi important de parler des pièges qui guettent les intervenants des deux sexes lorsqu'ils travaillent avec un client. En effet, devant une intervenante, le client peut avoir tendance à chercher en elle la maman qui console, surtout s'il s'agit d'une femme mûre. Si l'intervenante est plus jeune, le risque est que la relation soit sexualisée. L'intervenante peut aussi avoir tendance à s'identifier davantage à la victime, si le client est un agresseur par exemple. En outre, sa propre démarche d'affirmation féministe peut jouer et accentuer la confrontation. S'il s'agit d'un intervenant masculin, le client peut rechercher une certaine complicité macho qui vise essentiellement le maintien du *statu quo*. À l'opposé, il peut rivaliser et entrer en compétition. En pareil cas, l'intervenant est remis en cause en tant qu'expert. D'autre part, l'intervenant doit être sûr de son identité sexuelle et de sa capacité d'exprimer ses émotions, d'autant plus que le client pourra, à l'occasion, lui faire sentir qu'il est hors normes. Cela est d'autant plus vrai que les rapports de complicité et d'intimité entre les hommes sont vite perçus comme homo-érotiques. Plusieurs intervenants masculins m'ont laissé entendre qu'au début de leur carrière, ils

avaient davantage tendance à réagir aux attitudes « non masculines » de leurs clients, comme la passivité et la dépendance, que leurs collègues féminines (Dulac, 2003).

Je ne saurais trop insister sur la nécessité de développer sa capacité « d'amour » et d'empathie pour le client. Quant à savoir quel sexe est le mieux placé pour intervenir, la réponse n'est pas tranchée. Dans certains cas, une cliente pourra être orientée vers une intervenante et un client vers un intervenant. Cependant, la relation antérieure avec le père, ou un autre homme, peut avoir laissé des traces telles qu'il serait impensable de se confier à un homme à court terme, surtout s'il y a eu abus. Le corollaire est aussi vrai quant à la relation avec la mère et au fait de se confier à une intervenante.

À travers toutes ces positions, je reprends à mon compte celle de Brooks (1998) qui considère plutôt la question du sexe de l'intervenant comme une variable critique au sens où son importance varie selon l'approche adoptée. Il suggère que le sexe de l'intervenant est moins significatif dans une intervention introspective et plus significatif dans une relation de soutien. Mais avec la grande diversité des réactions possibles du client, le doigté, le contrôle, l'expérience et la maîtrise de soi constituent indiscutablement des gages de succès. J'estime que la sensibilité et la conscience de l'aidant sont beaucoup plus importantes que son sexe. Ainsi, un aidant ou une aidante sensible aux aspects liés au genre sera plus efficace auprès d'un homme qui a une conception traditionnelle ou rigide des rôles masculins, par exemple.

Choix de l'intervenant par le client : homme ou femme ?

En revanche, je dois ajouter que le choix d'un intervenant par le client sur la base du sexe de celui-ci n'est pas dénué d'intérêt. On m'a à plusieurs reprises affirmé que le choix du client de recourir aux services d'une intervenante semblait lié au désir d'éviter l'hostilité et la compétition qui se manifesteraient avec un intervenant, au désir de prise en charge maternelle; éventuellement à l'attente de gratification et de consolation (*nurturing*). Outre cette explication, j'ajouterais, comme je l'ai montré (Dulac 2001a), que l'intervention peut constituer une menace pour l'identité masculine, car l'intimité est souvent perçue comme un comportement féminin. L'expression de la vulnérabilité, des besoins émotionnels, de la douleur, de la peine et de la confusion sont des situations à l'opposé des normes traditionnelles de la masculinité. Ces situations sont menaçantes pour ceux qui ont appris que l'exploration des sentiments intimes pouvait mener au rejet de la part de la communauté des hommes. C'est peut-être une des raisons qui poussent un homme à choisir une femme en relation d'aide. D'autres hommes croient qu'une intervenante serait plus apte à offrir un soutien, qualité

qui fait également partie des caractères attribués aux femmes. De tels motifs reflètent nettement la division sexuelle qui, malheureusement, peut subsister dans le domaine de l'intervention.

Application de l'intervention féministe aux hommes en difficulté

J'ai parlé sommairement du fait que bon nombre d'intervenantes ont été formées à l'école du féminisme. De ce fait, on me demande souvent si l'intervention féministe est applicable aux hommes. Il s'agit d'une question complexe. Même si elle est émotivement et politiquement lourde de conséquences, je ne peux éviter d'y répondre.

De tous les changements des dernières décennies qui ont marqué la façon de vivre et de penser, celui du mouvement des femmes et les femmes elles-mêmes ont contribué à élargir les horizons du possible. Ce mouvement social avec son mode de pensée a permis aux femmes d'accéder socialement à plus de pouvoir et à plus de ressources. D'aucuns pourraient croire que ce qui est profitable à un sexe pourrait tout aussi bien l'être pour l'autre, et que, dans cette perspective, les approches d'intervention auprès des femmes auraient pu s'appliquer aux hommes. Or, il semble que les approches d'aide des femmes ne soient pas nécessairement propices aux hommes. D'ailleurs, certaines études tendent à montrer que les intervenants qui affichent des positions pro-féministes ne se distinguent pas, nécessairement, des intervenants qui pratiquent un mode d'intervention différent. Le plus souvent, des considérations politiques l'emportent sur la pratique, laquelle n'est pas très différente (Dulac, 1994).

Sur le plan éthique, il faut se garder d'associer aide et perspective idéologique, et je préconise d'ailleurs une très grande vigilance pour préserver l'intérêt du client. Par ailleurs, il faut dire que les approches féministes ont été critiquées sur le plan éthique, principalement à propos de leur volet politique implicite ou explicite. À ce chapitre, j'estime qu'un danger guette un intervenant formé dans une perspective fortement idéologique, de surcroît en « position » de pouvoir (lien d'autorité) ou d'influence (d'endoctrinement) par rapport à son client.

Depuis l'avènement du mouvement féministe, de nombreux hommes ont adopté et intégré des attitudes et des valeurs égalitaires qui ne s'incarnent pas nécessairement dans leurs comportements. Malgré cette évolution, mon expérience antérieure de militant au sein du Collectif masculin contre le sexisme (Dulac 1994) m'a amené à penser que la position féministe qui insiste sur la domination et le pouvoir pose une impossibilité d'aide. Ainsi, une intervention féministe peut, de fait, être nuisible si elle est utilisée sans discernement. En effet, placer le client dans une situation dénigrante et projeter sur lui l'image d'un être immoral qui occupe une position de domination, avec tous les privilèges

que cela comporte, ne fait qu'entacher l'estime de soi de la personne qui demande de l'aide. Dans la conclusion de mon livre : *Aider les hommes... aussi* (Dulac, 2001a), j'indique qu'il serait néfaste d'adopter une telle attitude. Au contraire, l'homme en difficulté a besoin de se faire dire qu'il n'est pas un être immoral. Il aspire, tout comme Pierre Bezoukov, à une vie bonne. Un bon intervenant sera alors sensible aux silences et résistances qui entourent le vécu et les pertes que l'homme a subies au cours de sa socialisation. Les connaissances sur ce sujet sont très limitées dans le grand public, et peu de recherches y ont été consacrées. Un modèle d'intervention qui ne renverrait à l'homme qu'une image négative de lui-même en tant qu'être dominant, de pouvoir et de contrôle aurait peu de chances de réussir, car cette image serait non seulement anti-thérapeutique, mais ne viendrait que renforcer la faible estime de soi (entre autres) du client. Cela dit, je ne saurais en aucun cas cautionner les comportements socialement inacceptables, comme la violence à l'endroit des femmes et des enfants.

En revanche, on peut dire qu'une approche féministe centrée sur l'égalité entre les hommes et les femmes, qui vise la prise de conscience des inégalités sociales liées aux rôles sexuels et une réflexion critique sur le genre fait mesurer au client l'ampleur des pertes et des conséquences relationnelles liées à la socialisation masculine et à ses comportements nocifs. Cette approche peut amener le client à faire un pas de plus et à se débarrasser de son sentiment d'isolement et de perte de lien social, en plus d'offrir des possibilités de changement, comme me le faisait remarquer ce thérapeute qui intervient auprès d'hommes violents :

J'ai fait de l'intervention féministe dont l'objectif est vraiment de faire prendre conscience aux femmes de leur socialisation. Cette démarche serait applicable aux hommes, car on aborderait les émotions, les sentiments et l'expression de l'émotivité. On pourrait aborder la question de la responsabilité des hommes face à la sexualité à l'adolescence, comment composer avec ça alors qu'ils ont peur ; en tant qu'adultes, comment ils doivent être les pourvoyeurs, être forts et ne jamais fléchir, les exigences rattachées aux rôles et à leur violence envers la conjointe et les enfants.

S'ouvrir à un intervenant est un défi extraordinaire pour un homme. Il doit surmonter l'obstacle de la socialisation masculine : l'apprentissage du comportement stoïque et silencieux, la non-expression de la vulnérabilité même s'il désire le contraire, la socialisation qui l'incite à ne compter que sur lui-même (Dulac, 2001a). Comme beaucoup d'autres, je pense qu'une saine intervention apporte l'espoir d'un soulagement des souffrances, l'éveil à la vie intérieure (préalable au changement d'attitude et de comportement), la possibilité de dépasser l'effet démoralisateur et de faire un apprentissage cognitif ainsi qu'expérimental et

l'adoption de mécanismes de réalisation personnelle qui permettent d'accroître l'estime de soi. Il est alors évident que ces éléments peuvent aussi être bienfaisants pour les clientèles masculines.

Besoins de l'intervenant

Une des conditions de réussite de l'intervention auprès des hommes est indéniablement liée à la capacité de l'aidant à reconnaître ou à établir ses limites, mais aussi à déterminer ses besoins. Toutefois, cette condition de réussite est souvent difficile à atteindre. Le premier problème tient à la présence d'un nombre limité de ressources spécialisées pour les hommes en difficulté et d'intervenants dont l'approche est « *genrée* ». Au Québec, il existe moins de 100 organismes communautaires qui présentent une expertise de pointe dans ce domaine (Dulac, 2004). Il s'agit là d'une situation problématique, lorsque l'on sait que les groupes communautaires sont chargés de la sous-traitance des problèmes sociaux. En outre, cela constitue un facteur de risque pour le praticien lui-même qui peut être rapidement débordé. Avec les nombreuses demandes et exigences qui pèsent sur lui, l'intervenant doit développer la capacité de dire « non » à certaines d'entre elles, mais aussi de partager ses expériences et de disposer d'un réseau de soutien. De plus, il a besoin de formation et de supervision.

Pièges liés aux conditions de travail

Nous savons qu'un aidant qui comprend ses propres réactions se sent plus libre de s'engager dans une relation d'aide tandis que celui qui se méfie de lui-même est plutôt porté à se limiter à des techniques d'intervention. Si certains intervenants s'engagent jusqu'à un certain point, d'autres en revanche le font exagérément. Plusieurs facteurs peuvent être à la source d'un tel surengagement : la difficulté d'accepter ses limites personnelles ainsi que d'assumer sa propre souffrance et sa solitude, la persistance de conflits ou de blessures non résolus (risque de transfert et de contre-transfert) et les facteurs organisationnels (par ex. manque de personnel). N'oublions pas qu'en tant qu'être humain, il est plus facile de dire « oui » à une personne qui semble plus sympathique et de lui accorder du temps. Mais il faut s'interroger : suis-je en train de nourrir mes défauts en me servant de cette personne parce que je la trouve agréable ?

Dans certaines organisations, particulièrement de ressources communautaires, le manque de personnel est courant. On demande souvent beaucoup de polyvalence et de flexibilité aux intervenants, en cas de maladie notamment. Dans certains milieux de travail, il n'y a ni syndicat ni convention collective. En conséquence, les intervenants tentent de faire l'impossible et se donnent au maximum. Certains m'ont

mentionné que dans des organisations règne une mentalité particulière, « une espèce d'âme missionnaire qui pousse involontairement à faire des excès ». Toutefois, un engagement professionnel mal géré peut avoir des conséquences négatives sur l'intervenant et la clientèle. En guise d'exemple, un intervenant qui dépasse les limites de son rôle peut développer un sentiment d'impuissance s'il n'atteint pas ses objectifs et entrer en compétition avec des collègues pour les atteindre. Un sur-engagement débouche inévitablement sur une perte d'énergie vitale dommageable tant pour l'intervenant que pour l'organisation, car il s'agit d'un mauvais investissement des énergies et des ressources.

Une des principales difficultés en relation d'aide est la capacité de l'intervenant à établir une relation de confiance tout en conservant son intégrité personnelle. L'intervenant reçoit les émotions de l'autre, comme la tristesse, l'agressivité, la misère morale et matérielle, l'éclatement des relations conjugales et parentales, les pertes, la honte, etc. Lorsque ces contenus émotionnels sont révélés dans un contexte professionnel axé sur la performance individuelle ou institutionnelle, la capacité à préserver son intégrité personnelle risque de s'amenuiser. L'intervenant doit donc développer une façon de réagir dans le temps, dans sa pratique et dans sa vie intime qui lui permette de conserver son intégrité personnelle. Un des risques encourus est l'épuisement professionnel (*burnout*). La théorie de l'épuisement professionnel met en relief des facteurs individuels tels que l'idéalisme et l'investissement émotif, mais aussi des facteurs liés au milieu professionnel (par ex. l'intervention), le stress émotif lié au travail, l'interpénétration de la vie privée et de la vie professionnelle, la lourdeur administrative, la faible autonomie, etc. La définition suivante présente bien ce qu'il en est :

L'épuisement est un état dépressif qui afflige ceux qui travaillent avec d'autres gens ou avec le public, particulièrement, mais non exclusivement, les professionnels des services sociaux et de la santé, bref quiconque donne beaucoup plus de lui-même qu'il ne reçoit en retour de ses clients, supérieurs ou collègues. L'épuisement est accompagné de divers symptômes qui traduisent un profond malaise : une fatigue au niveau émotif, physique et psychique, un sentiment de désespoir et d'impuissance allié à une perte d'intérêt pour son travail et même pour la vie en général. L'affliction est insidieuse parce qu'elle n'est pas provoquée par un ou quelques événements traumatisants précis : c'est une démoralisation générale qui évolue lentement, sournoisement. Fait tragique, l'épuisement frappe surtout les personnes les plus idéalistes et les plus dévouées [...]. L'interpénétration de la vie privée et de la vie professionnelle est un des conflits majeurs auxquels fait face toute personne travaillant dans des situations particulièrement émotives. Ce

rapprochement soutenu avec les sentiments intenses des autres est un stress si particulier aux fonctions de ceux qui dispensent de l'aide psychologique qu'il devient dans un sens, un risque professionnel (Lépine, 1985).

Sur le plan professionnel, l'intervention se fait dans un contexte d'apprentissage et de prise de risques. Il y a l'apprentissage de la structure institutionnelle et la mise à l'épreuve des compétences professionnelles par les demandes de la clientèle. La marge, souvent grande, entre les espoirs de l'intervenant et les résultats réels de l'intervention constitue une confrontation peu réjouissante. La réflexion personnelle intime sur la relation aidant-aidé peut avoir des conséquences sur le système de valeurs. C'est un processus insidieux auquel l'intervenant n'est que faiblement préparé. En outre, le contact soutenu avec la souffrance morale rend difficile la séparation entre les réflexions personnelles et professionnelles. Ce faisant, il se crée chez l'aidant une perméabilité qui l'entraîne parfois dans des remises en question majeures. De plus, la frontière étanche entre les volets personnel et professionnel en début de carrière peut s'atténuer lentement au fil des années, et les questions soulevées par la relation d'aide peuvent insidieusement s'immiscer et ébranler les certitudes ainsi que les valeurs que l'on considérait immuables. La relation d'aide comporte des éléments qui suscitent de tels questionnements. Aussi, une vie spirituelle bien nourrie ainsi qu'un solide système de valeurs seront-ils d'un grand secours.

**Décloisonner et partager les expériences,
disposer d'un réseau de soutien (interne et externe)**

Plus qu'ailleurs, il importe que l'intervenant qui travaille auprès des clientèles masculines dispose dans son milieu de travail et à l'extérieur de sa vie professionnelle de moyens de renforcer son amour-propre et son image, afin de ne pas risquer de chercher à combler ce besoin dans le travail et ses rapports avec les clients, ce qui, évidemment, est contre-indiqué pour le bien-être de toutes les parties. L'équilibre entre les vies personnelle et professionnelle est primordial. Une façon d'y arriver est de s'adonner à différentes activités hors travail, mais aussi de discuter et d'échanger avec des collègues.

En effet, le réseau de soutien (au travail et hors travail) apporte beaucoup de réconfort et constitue une forme de validation de l'expertise de l'intervenant qui y trouve de la chaleur humaine. Il s'agit d'un lieu de mise en valeur de ses capacités d'être humain et de professionnel, de valorisation de son intelligence et de partage. Non seulement le réseau de soutien lui permet de montrer ses qualités, mais aussi de recouvrer sa capacité d'être humain par un processus de récupération naturelle que permettent les relations avec des semblables. Je veux préciser que

cela diffère passablement de la supervision clinique, sans entamer le lien de confidentialité. Les intervenants m'ont confié que l'aspect non formel des échanges est des plus salutaires. C'est ce que j'ai pu moi-même constater pendant les 4 années où j'animais les réunions du groupe : *Pères à part entière*. Il s'agissait de réunions autogérées d'une demi-journée auxquelles participaient volontairement de 20 à 30 intervenants de différents horizons et qui avaient pour but d'échanger sur les problèmes d'intervention auprès des clientèles masculines. Certes, il y avait un volet information-formation durant ces réunions, mais ce qui en faisait la particularité et ce qui incitait les gens à y participer, était le fait que les notions étaient fournies à et par des personnes dont les connaissances provenaient de la pratique, du terrain, et étaient transmises d'égal à égal.

Besoin de formation

Tous ceux qui ont à cœur l'intervention auprès des hommes affirment la nécessité pour les aidants de partager, mais aussi de bonifier leur expertise. La formation continue constitue alors un élément essentiel à la progression. Il est impératif de reconnaître que, comme tout être humain, l'intervenant n'est pas à l'abri des mécanismes de conditionnement, des valeurs et des stéréotypes sexuels propres à la masculinité, comme l'ont exprimé dans leurs écrits, 2 intervenants québécois qui jouissent d'une longue expérience en intervention auprès des hommes en difficulté :

Il faut d'abord admettre que nous sommes nous-mêmes victimes de ce conditionnement qui nous a aussi insensibilisés dans des dimensions variables, mais bien réelles. Les moments où comme aidants/es nous ne pouvons faire la différence entre la rigidité des rôles sexuels et l'humain, la personne qui est devant nous; ces moments peuvent servir de point de repère, nous indiquer là où il est difficile pour nous d'aider, là où nous pourrions récupérer notre plein potentiel et avancer. Il faut aussi accepter que lorsqu'on s'approchera d'un homme en difficulté, comme intervenant-e, tous les mécanismes de défense, mis en place, vont refaire surface. Vous pouvez vous attendre à être attaqué, fui, insulté, ignoré, etc. (Es-tu « gai » ? Tapette ? Essaies-tu de me *cruiser* ? De te prendre pour ma mère, mon père ?). Ce sont là les manifestations de rejet, ou de la peur que cet homme aura intériorisées comme homme. C'est précisément à ce moment que notre regard doit être clair et que nos prémisses, qui veulent que tout homme soit parfaitement capable aussi bien de puissance que de tendresse, d'intuition, de courage, etc., nous permettent le retournement nécessaire. Cet homme doit être traité avec respect, ce qui signifie de lui reconnaître la pleine

responsabilité de ses actes, la présence de sa nature profonde, foncièrement positive et disponible, et donc la parfaite capacité de prendre sa vie en main et de changer. Pour ce faire, il faut que vous ayez le soutien nécessaire pour passer à travers les moments difficiles (réseau de support) et que vous soyez vous-même en processus actif de récupération face à l'aliénation qui vous est spécifique, comme homme ou comme femme. (Bélanger et l'Heureux, 1993)

L'intervenant qui aide les hommes en difficulté peut aussi avoir besoin d'une aide personnelle. Selon le cas, en se réconciliant avec son propre scénario intérieur, il aura moins de chances de projeter ses blessures personnelles sur les clients. Il est possible de penser qu'un jour ou l'autre, l'aidant sera confronté à sa propre vulnérabilité, elle-même activée par la relation aidant-aidé. Une démarche personnelle lui permettra de mieux séparer ses processus personnels de ceux des clients, de repérer les zones de vulnérabilité et d'intervenir auprès des clients qui le provoquent; ainsi que de développer des aptitudes qui favorisent une meilleure présence dans la vie professionnelle et personnelle.

La formation continue permet de renforcer la qualité de l'intervention, de trouver des outils, de les expérimenter, de les partager et de se ressourcer. Bref, d'intervenir avec plus de confiance. Sur le plan de la formation, l'institution a un rôle à jouer, mais l'intervenant doit, dans une sorte d'éducation permanente, s'intéresser aux études sur les hommes en lisant des ouvrages et en assistant à des ateliers de formation sur la masculinité pour explorer ses propres réactions liées au genre, aux stéréotypes et aux rôles sexuels.

Besoin de supervision par les pairs

Bien que la littérature scientifique offre à l'intervenant une panoplie de techniques et d'outils d'intervention, l'apprentissage du métier se fait progressivement sur le terrain, du moins en début de carrière. C'est pourquoi il est intéressant d'échanger avec les collègues sur les dimensions professionnelles qui le préoccupent. Au fil des années, il acquerra plus de compétences dans la prestation de services. Toutefois, il devra continuer à régulièrement suivre des sessions de formation ou de supervision.

La supervision régulière par un collègue plus expérimenté représente un aspect essentiel de la protection de l'intervenant. La supervision a des fonctions multiples dont 2 sont importantes : le superviseur constitue un miroir de certains éléments inconscients de la pratique (par ex. transfert et contre-transfert) ainsi qu'un observateur neutre dans l'étude d'un cas présenté par un intervenant, puisqu'il ne vit pas toute la charge émotionnelle de cette relation.

Je ne peux pas passer sous silence un des éléments cruciaux pour l'intervenant, le soutien de la direction et des pairs, soit la possibilité de parler de son travail. À titre d'exemple, il importe qu'il se sente appuyé par la personne qui assure la coordination, son supérieur et ses collègues. Certaines valeurs sont essentielles au développement des compétences de l'aidant. On n'insistera jamais assez sur l'importance d'une bonne supervision, du partage de l'expérience entre professionnels et de la formation continue de ceux-ci, d'autant plus que l'intervention auprès des clientèles masculines se redéfinit en y ajoutant à la pratique la composante de genre. En ce sens, l'expérience du groupe d'échange entre intervenants où l'on discute de l'intervention contribue au ressourcement et au partage d'expertises diverses.

Conclusion

La question de la masculinité est plus que jamais à l'ordre du jour, d'autant plus que le rapport Rondeau (2004) a souligné les difficultés des hommes et de l'intervention de manière éloquente. Nul doute, que les grandes transformations sociales – et plus précisément ce qu'à la suite de Bauman (2005, 2003) je nomme le passage de l'étape solide à l'étape liquide de la modernité (postmodernité, modernité tardive, fin de la modernité) – expliquent une partie du désarroi, de l'angoisse et des difficultés des hommes d'aujourd'hui. Car ce passage se réalise et va de pair avec le démantèlement et la forme rigide de normalisation des conduites et donc des manières dont on assigne les sujets humains (les hommes) dans des places et des rôles de même que de la manière de les qualifier (genre masculin et masculinité). Dès lors, il revient aux personnes la responsabilité de se définir et de s'approprier ces rôles. Je voudrais citer encore une fois le personnage de Tolstoï, lui-même confronté à cette lourde responsabilité qui consiste moins en l'obéissance aux rôles qu'à l'obligation morale d'exercice de son libre arbitre. Parlant de Pierre l'auteur dit : « L'obéissance lui semblait moins une vertu qu'un bonheur, tellement il était joyeux d'échapper à son libre arbitre et de soumettre sa volonté à celui et ceux qui possédaient l'incontestable vérité ». C'est un travail individuel difficile dont il est question et qui, comme le souligne Judith Butler (2005a, b), implique que le sujet humain soit désormais un produit défini par ses actions responsables qui en même temps le constituent et le dépassent.

Reconnaissons que le contexte de la vie humaine et le sens de la vie ont changé. Nos sociétés contemporaines posent la question de la fragilité des cadres et des institutions faisant de l'insécurité sociale et économique, de l'incertitude identitaire et de la précarité des principes d'organisation collective. C'est, je crois, dans ce contexte que doit se poser la question identitaire liée aux rôles sexuels (masculins), avec toutes les conséquences en termes d'incertitude, d'anxiété, etc. Plus

particulièrement, ce sont les changements caractérisés, moins par l'imposition et l'assujettissement aux normes fixes et rigides que par l'appel aux *capacités* du sujet, à la *plasticité* des identités et des rôles, qui sont en jeu. Aujourd'hui, c'est donc la *fluidité* des rôles, bien plus que la rigidité et les aspects conflictuels de ceux-ci, qui cause tant de problèmes aux personnes.

Désormais, l'obligation de réflexivité, d'intériorité et de spiritualité constitue la réponse incontournable à ces changements. Mais la réflexivité pose un problème de taille à tout être humain, encore plus aux hommes. Si une personne ne saurait désormais exister sans être en contact avec cette vie intérieure et spirituelle, pour bon nombre d'hommes, les modalités qui permettent d'être en contact avec celle-ci sont recouvertes en partie par les conditions mêmes de leur existence, à savoir la persistance des stéréotypes masculins, des rôles traditionnels, etc.

On comprendra donc que dans le domaine de l'intime et de la vie intérieure – que l'on parle d'introspection, de réflexivité ou de spiritualité – les hommes éprouvent de la difficulté et même ont pris du retard (Dulac, 2003). Ils sont encore emprisonnés dans des stéréotypes et des rôles traditionnels. La nécessité d'agir comme un homme viril demeure profondément ancrée dans bien des esprits. Cependant, les pressions qui en résultent sont souvent insupportables, et on réalise aujourd'hui tous les risques qu'encourent les hommes ne serait-ce qu'en matière d'espérance de vie, de propension à certaines maladies, au suicide, à la délinquance, aux accidents, à l'alcoolisme, à la toxicomanie, à la violence, etc.

Mais il faut aussi, comme intervenant, reconnaître les enjeux de la plongée dans les profondeurs de la vie intérieure. En effet, si ce que je fais comme homme dépend de la façon dont j'ai été façonné par les normes traditionnelles, alors la possibilité du « *je authentique* » dépend de ma capacité à faire quelque chose de ce qui est fait de moi. Ce qui n'a rien de facile, car il y a le risque que le *je* devienne jusqu'à un certain point « embrouillé », voire en crise. Le travail de l'intervenant est alors essentiel. Il accompagne, sécurise, normalise et balise le chemin qui conduit à la vie intérieure, sachant que le *je* est menacé de non-viabilité et de déconstruction totale du moment où il n'incorpore plus ces anciennes normes de manière à rendre ce *je* pleinement reconnaissable aux yeux du client.

Il devient donc nécessaire de développer des pratiques d'intervention qui soient en mesure de répondre aux besoins sans cesse croissants des clientèles masculines, d'une part auprès de ceux qui tardent à développer leurs compétences dans les domaines de l'intime et de la réflexivité et, d'autre part, auprès de ceux qui tentent l'expérience du

changement. En rédigeant le présent texte, je désirais, dans la mesure du possible, tracer un portrait de certains éléments qui pouvaient agir à la fois comme obstacles ou conditions de réussite à l'intervention auprès des clientèles masculines, en espérant que ces réflexions puissent être utiles, tant pour les clientèles masculines que pour les intervenants et les intervenantes.

Références

- Bauman, Zygmunt (2005). *La société assiégée*, Parc Saint-Joseph, Le Rouergue/Chambon, 337 p.
- Bauman, Zygmunt (2003). *La vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*, Parc Saint-Joseph, Le Rouergue/Chambon, 413 p.
- Bélanger, Jean et Pierre L'Heureux (1993). *Nécessité dans l'intervention de reconsidérer les prémisses de départ quant à la nature des hommes*, texte de la conférence donnée par le Collectif Cœur-Atout, Montréal, 10 p., photocopie, document de l'auteur.
- Brooks, Gary (1998). *A New Psychotherapy for Traditional Men*, San Francisco, Jossey-Bass Publishers, 262 p.
- Brooks, Gary et Louise B. Silverstein (1995). Understanding the Dark Side of Masculinity: An Interactive Systems Model, in *A New Psychology of Men*, Levant, Ronald F. et William S. Pollack (dir.), New York, BasicBooks, pp. 280-336.
- Butler, Judith, (2005a). *Humain, inhumain. Le travail critique des normes*, Paris, Éditions Amsterdam, 154 p.
- Butler, Judith, (2005b). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 284 p.
- Dulac, Germain (2006). *Les stéréotypes sexistes : Un relevé de la littérature. Rapport inédit préparé pour le Conseil du statut de la femme du Québec*, Montréal, 175 p.
- Dulac, Germain (2004). *Répertoire 2004 des organismes communautaires de prévention et d'aide pour hommes*, Montréal, CEAF 80 p.
- Dulac, Germain (2003). Masculinités et intimité, *Sociologie et sociétés*, vol. XXXV, no 2 automne 2003, pp. 9-34.
- Dulac, Germain (2002a). *Formation en intervention auprès des clientèles masculines*, Montréal, AIDRAH/CEAF, 129 p.
- Dulac, Germain, (2002b). Les paradoxes et les biais qui marquent l'intervention auprès des hommes, in *Intervention*, no 116, pp.158-166.
- Dulac, Germain (2001a). *Aider les hommes... aussi*, Montréal, VLB, 187 p.
- Dulac, Germain (2001b). Les stéréotypes sociaux sur les rôles et l'implication des pères dans les services à la famille, dans *Défi jeunesse. Revue professionnelle du Conseil multidisciplinaire*, vol. VII, no 2, pp. 26-32.

Dulac, Germain (1998a). L'intervention auprès des pères : des défis pour les intervenants, des gains pour les hommes, dans *Prisme*, vol. 8, no 2, p. 190-206.

Dulac, Germain (1998b). *Paternité travail et société. Les obstacles organisationnels et socioculturels qui empêchent les pères de concilier leurs responsabilités familiales et le travail*, Université McGill, Montréal : Centre d'études appliquées sur la famille, 120 p.

Dulac, Germain (1997). *Les demandes d'aide des hommes*, Montréal, AIDRAH/CEAF, 39 p.

Dulac, Germain (1994). *Penser le masculin. Essai sur la trajectoire des militants de la condition masculine et paternelle*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, Presses de l'université Laval, 149 p.

Garfinkel, Harrold (1984). *Studies in Ethnomethodology*, Polity Press, Blackwell, Cambridge-Oxford, 288 p.

Lépine, Reynald (1985). Le thérapeute et sa thérapie, dans *Sociologie et sociétés*, vol. XVII, no 1, avril, pp. 157-161.

Pietz, Christina A. et Jimmy P. Mann (1989). Importance of Having a Female Cotherapist in a Child Molesters' Group, in *Professional Psychology - Research & Practice*, vol. 20, no 4, pp. 265-268.

Rapport Rondeau (2004). *Les hommes : s'ouvrir à leurs réalités et répondre à leurs besoins*. Rapport du comité de travail en matière de prévention et d'aide aux hommes. Remis à Québec au ministre de la Santé et des Services sociaux, le 7 janvier 2004, Québec, Direction des communications du ministère de la Santé et des Services sociaux, 68 pages et annexes.

Rondeau, G., Brochu, S., Lemire, S., et Brodeur, N. (1999). *La prévalence des conjoints violents dans les programmes de traitement qui leur sont proposés*, Montréal : CRI-VIFF, 150p.

Tremblay, Gilles (1996). L'intervention sociale auprès des hommes. Vers un modèle s'adressant à des hommes plus traditionnels, *Service social*, vol 45, no 4, pp. 21-30.